Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1952)

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

HANS SIEGERT : *Griechisches in der Kirchensprache.* Ein sprach- und kulturgeschichtliches Wörterbuch. Heidelberg, Winter, 1952, 234 p. Sprachwissenschaftliche Studienbücher, herausgegeben von H. Krahe.

Voici un ouvrage de vulgarisation au meilleur sens du terme. M. Siegert, qui est philologue et linguiste, s'est proposé de montrer la place considérable que l'hellénisme occupe non seulement dans la pensée théologique proprement dite, mais aussi dans la vie religieuse des chrétiens, sans qu'ils en aient eux-mêmes conscience le plus souvent. Il a réuni à cet effet les termes de la langue de l'Eglise empruntés par l'allemand au grec, vocables assimilés que l'évolution phonétique a rendus méconnaissables (p. ex. *Kirche* de *kyrikon* « (maison) du Seigneur »), emprunts plus récents (p. ex. *Parusie, Theopneustie*), néologismes (p. ex. *Homiletik*), calques (p. ex. *Gottmensch,* d'après le gr. *theanthropos* ou le calque latin *deus-homo*). De plus — initiative particulièrement féconde, qui place d'emblée son livre au-dessus de la plupart des « Fremdwörterbücher » — l'auteur a recueilli les termes de la langue ecclésiastique qui, sans avoir aucun rapport étymologique avec le grec, sont héritiers de la pensée grecque des premiers siècles chrétiens, elle-même tributaire, pour une part, des courants philosophiques et religieux de la période hellénistique.

Ainsi conçu, ce dictionnaire apporte au théologien les résultats des recherches les plus récentes dans le domaine de l'histoire des langues et des idées. Au profane, il fournit en outre, sur l'évolution de la pensée théologique, des renseignements puisés aux meilleures sources catholiques et protestantes. On évoque en le lisant le *Wörterbuch der Antike* de Lamer, et je ne vois pas de plus bel éloge à lui décerner. En outre, grâce à des renvois bibliographiques judicieux, il permet à qui le désire d'approfondir les problèmes les plus importants.

L'introduction et un appendice de quelque vingt pages renferment des renseignements substantiels et bien contrôlés sur la transmission et les traductions antiques du texte de la Bible, le rôle du grec dans l'Eglise d'Occident (l'assertion touchant la connaissance que saint Augustin avait de cette langue demande à être retouchée à la lumière de P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore,* Paris 1948 [2], sur les noms hellénisés de théologiens allemands, le rôle de l'hellénisme dans la formation de Paul, etc.

Si le propos de M. Siegert est de souligner l'importance du grec, dont l'enseignement est aujourd'hui menacé en Allemagne, pour le développement, la diffusion et la fixation de la doctrine chrétienne, nous voudrions, quant à nous, voir surtout dans son livre une invitation, faite aux théologiens et aux savants qui se consacrent à l'étude de l'antiquité, à collaborer toujours plus étroitement, dans le respect mutuel de leurs méthodes et de leurs buts respectifs.

ANDRÉ LABHARDT.

P. CATTIN et H. TH. CONUS, O. P. : *Aux sources de la vie spirituelle. Documents.* Fribourg-Paris, Editions Saint-Paul, 1951, XIX-1278 p.

Sous le titre *La communauté humaine,* M. l'abbé Marmy avait publié, il y a quelques années, chez le même éditeur, un recueil des principaux documents pontificaux relatifs à l'éthique sociale catholique. Les PP. Cattin et Conus poursuivent son effort et nous offrent un recueil analogue, qui concerne la vie surnaturelle. Cet ouvrage, d'une présentation admirable, accompagné d'un copieux index analytique, est un instrument de travail nécessaire pour le dogmaticien, le moraliste et le praticien. Souvent, nous ne savons pas où trouver les textes des encycliques et des messages des derniers papes, leur lecture en latin est parfois difficile, les traductions françaises sont souvent incorrectes. Ce volume comble donc une lacune.

Les éditeurs de ces documents rappellent dans leur introduction la portée et le rôle de ces textes qu'ils ont classés sous sept rubriques : le Saint-Esprit, le Christ (la personne du Christ, le Christ dans les sacrements, dans la doctrine ; notons les encycliques *Divino afflante Spiritu* et *Humani generis*), la Vierge (avec entre autres textes, la bulle *Munificentissimus Deus*), l'Eglise (signalons les encycliques *Mortalium animos, Mystici Corporis*), l'organisme de la vie spirituelle (la grâce, les vertus théologales, la vie morale), les états de vie (avec l'encyclique *Casti connubii*), les modèles (avec des documents relatifs à saint Nicolas de Flue).

Ces documents, pour la plupart publiés intégralement, sont précédés d'un résumé qui facilite la lecture, et sont accompagnés de notes et de références sur les sources (l'Ecriture, les Pères, les Docteurs). Nous avons ainsi à notre disposition un ouvrage pratique, fort bien édité, qui permettra au théologien comme au pasteur de lire sans difficulté des textes aussi capitaux que les encycliques *Humani generis* ou *Casti connubii,* auxquelles on fait si souvent allusion sans avoir pris la peine de les lire.

GABRIEL WIDMER.

EMANUEL HIRSCH : *Geschichte der neuern evangelischen Theologie im Zusammenhang mit den allgemeinen Bewegungen des europäischen Denkens*. I. Band. Gütersloh, C. Bertelsmann Verlag, 1949, 411 p.

L'auteur de cette nouvelle Histoire de la théologie entend donner à son œuvre des dimensions considérables ; le plan qu'il en a dessiné répartit sur cinq volumes, et plus de 2000 pages, une matière dont l'étalement chronologique va de la fin de la Guerre de Trente ans au milieu du XIXe siècle.

L'ampleur de ce projet est déjà séduisante par elle-même, surtout si l'on se reporte aux *terminus a quo* des ouvrages similaires, anciens ou récents, qui partent de Kant et de Schleiermacher (Pfleiderer, Kattenbusch, Perriraz) ou remontent jusqu'à Wolff (Lichtenberger, Stephan, Barth). Il y a donc lieu de se réjouir de voir reprise sur le XVIIe siècle une prospection approfondie, qui n'avait plus été faite depuis longtemps.

Toutefois, l'intérêt majeur de l'œuvre de M. Hirsch ne tient pas à l'étendue de la période abordée. Il réside, comme l'indique le sous-titre, dans le souci de ne jamais envisager l'histoire de la théologie comme un devenir qui s'accomplirait en circuit fermé, mais de déchiffrer cette histoire en la rapportant constamment aux connexions qu'elle entretient avec les courants généraux de la pensée européenne. Certes, l'emploi de la méthode comparative est courant chez la plupart des auteurs modernes, et les intentions qui sous-tendent le travail de M. Hirsch n'ont sur ce point rien de novateur ; mais elles sont mises en œuvre avec une telle solidité dans l'information, une si grande clarté dans l'analyse des systèmes examinés, une compréhension si nuancée du jeu des influences et des rencontres qu'elles aboutissent à une réussite d'une incontestable autorité.

Le premier volume, auquel ont succédé en 1951 les tomes II et III dont nous parlerons plus tard, s'ouvre par une revue des thèmes politiques et juridiques qui s'affirment progressivement dans la seconde moitié du XVIIe siècle sous l'influence de Grotius, de Hobbes et de Locke, et qui entraînent d'importantes modifications dans la conception des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Soutenu indirectement par les revendications de Pierre Bayle en faveur de la tolérance, ce processus s'achève par la formulation du principe de la séparation du temporel et du spirituel, dont Pufendorf et Thomasius furent les champions.

L'esprit nouveau opère des décrochages ailleurs encore que dans le domaine du droit ecclésiastique. Les transformations du savoir ne restent pas sans répercussions sur la théologie. Les découvertes de

Copernic, de Képler, de Descartes, de Newton provoquent à la fois la liquidation du dogmatisme aristotélicien et l'apparition d'une conception du monde, philosophiquement et scientifiquement originale, qui met en cause les données et les solutions classiques du problème de Dieu.

Le naturalisme affirme la prétention d'examiner rationnellement le contenu de la Révélation chrétienne, créant à l'orthodoxie une situation de plus en plus intenable. Les critères purement formels utilisés par cette dernière pour justifier l'autorité de la Révélation et de l'Ecriture sont délaissés par une philosophie de la religion nettement détachée du christianisme, jalouse de son autonomie fraîchement conquise et avide d'accorder à la raison, devenue substitutivement source naturelle de révélation, une juridiction exclusive et universelle.

Ce mouvement d'émancipation a obligé la théologie à se déterminer. Les partisans de l'orthodoxie sont restés prisonniers d'une scolastique inefficace et périmée ; les esprits avertis ont compris le sens du changement qui s'installait partout, et qui devait à leurs yeux se manifester aussi dans le secteur théologique.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que les sympathies de l'auteur vont aux seconds, les tenants du passé étant jugés avec une sévérité qu'on voudrait parfois moins aiguë. La préférence accordée par M. Hirsch au déisme et à la religion naturelle s'accompagne d'un dédain résolu à l'égard du cheminement interne de la théologie luthérienne au XVIIe siècle ; preuve en soit le silence total qui est fait sur les œuvres les plus représentatives de l'orthodoxie, telles les « sommes » de Quenstedt, Hollaz, J. Gerhard ou Calov.

Cet exemple suffirait à démontrer que les options arrêtées par M. Hirsch ne vont pas sans soulever quelque embarras ; elles impliquent notamment un certain nombre de rétrécissements dans la présentation des éléments spécifiques de la dogmatique protestante. Mais ces inconvénients sont compensés, et au-delà, par la richesse de l'inventaire qui nous est proposé, par le sérieux et l'envergure d'une enquête qui met en lumière, d'une manière fort heureuse, un des aspects les plus captivants du XVIIe siècle, celui de la dilatation de la connaissance et des conséquences qui en découlent pour le christianisme au niveau de la réflexion théologique.

EDOUARD MAURIS.

Das neue Mariendogma im Lichte der Geschichte und im Urteil der Oekumene, herausgegeben von Friedrich Heiler. München-Basel, 1951, Ernst Reinhardt Verlag, 160 p. Oekumenische Einheit, Heft 2.

La définition solennelle du dogme de l'Assomption de Marie par Pie XII a été un événement d'une immense importance, mais non au sens où le pape entendait cette importance. Ce n'est pas tant sa valeur religieuse que sa signification théologique qui confère à cet acte pontifical un intérêt exceptionnel, et qui marque un tournant dans l'évolution de l'Eglise romaine. C'est tout le problème du critère de la vérité chrétienne et du caractère historique ou métahistorique de la Révélation qui se trouve ainsi posé. C'est aussi tout l'avenir et même la simple possibilité de la conversation théologique et religieuse entre l'Eglise romaine et les autres Eglises chrétiennes qui sont mis en question. Le professeur Heiler, dont on connaît la compétence « œcuménique », et qui a consacré sa vie à rechercher la synthèse des éléments catholiques et des éléments évangéliques de la tradition chrétienne, était particulièrement à même d'aborder le cas épineux et douloureux de l'Assomption, et de s'assurer les collaborations utiles à cette étude.

Dans un exposé initial, F. Heiler brosse avec son érudition coutumière un tableau magistral du développement des croyances populaires et des opinions théologiques au sujet de Marie, à partir des récits évangéliques de la naissance virginale (dont Heiler paraît nier le caractère historique). Il n'a pas de peine à démontrer l'inexistence de toute croyance à l'Assomption corporelle de Marie pendant les cinq premiers siècles. Les anciennes liturgies orientales et les allusions occasionnelles des Pères impliquent plutôt le contraire. Le premier récit relatif à l'assomption apparaît au Ve siècle, sous le titre *De transitu Virginis Mariae liber*. Il est piquant de constater que cet apocryphe a été mis au nombre des *non recipiendi libri* par le *Decretum Gelasianum*, qui est comme le premier *Index* de l'Eglise romaine. Il est non moins significatif que l'une des lectures liturgiques de l'office romain du 15 août, durant tout le moyen âge, ait contenu une affirmation formelle d'ignorance au sujet du destin de Marie et de son corps. Ce texte, témoin compromettant d'un stade antérieur de l'évolution dogmatique, fut éliminé lors de la réforme et de l'unification du bréviaire en 1568, et remplacé par un récit inspiré du *Transitus Mariae* ; et le mot *Dormitio*, qui désignait jadis la fête, céda le pas au vocable *Assumptio*.

A cet exposé d'histoire succèdent deux articles systématiques de théologiens romains adversaires du dogme, et qui empruntent,

selon toute apparence, des pseudonymes. *Katholische Kirche, wohin gehst du ?* et *Quo vadis Petre ?* tels sont les titres, caractéristiques, de ces deux exposés, qui se recouvrent sur plus d'un point. L'un et l'autre soulignent la gravité tragique de la Bulle du 1er novembre 1950 : en cette première occasion où s'est exercée l'infaillibilité papale, on a vu les deux critères reconnus de l'Ecriture et de la tradition évincés au profit d'un troisième, le *consensus* des fidèles. Le célèbre canon de Vincent de Lérins : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus* est pratiquement abandonné : un glissement sensible s'est produit, les bases doctrinales mêmes de la foi romaine sont modifiées. On nous donne des citations extrêmement intéressantes de théologiens romains qui ne s'en cachent pas, notamment Köster, qui tient que l'histoire est une chose et que la foi en est une autre : les vérités « révélées » et leur graduelle prise de conscience par l'Eglise seraient indépendantes des témoignages de l'histoire et pourraient même être contredites par eux sans inconvénient majeur. Les auteurs font observer avec raison que le modernisme condamné par Pie X ne disait pas autre chose.

Quelques pages de valeur sont consacrées à l'étude critique de la notion de développement dogmatique, sur la base d'une comparaison fructueuse entre Vincent de Lérins, la scolastique médiévale et la théorie de Newman. Il en ressort clairement l'illégitimité d'un acte officiel élevant au rang de vérité révélée nécessaire au salut ce qui n'était auparavant que *pia et probabilis sententia*. L'identité même du christianisme se trouve menacée, du moment que l'enseignement de l'Eglise n'est plus lié au *kerygma* apostolique, et que de nouvelles « vérités » peuvent y être ajoutées, que l'on justifie par la *vox populi*, ou même, ce qui est plus grave, par une intervention de l'Esprit « qui souffle où il veut ».

Un théologien anglican (anglo-catholique) et un théologien orthodoxe russe expriment aussi leur pensée sur le nouveau dogme, dont ils acceptent le contenu religieux, mais dont ils récusent le caractère *de fide* et la définibilité. L'ouvrage rassemble encore une série précieuse de déclarations officielles et officieuses émanant d'autorités ecclésiastiques ou de facultés de théologie, et dont plusieurs sont d'une grande valeur théologique et exégétique. Tout l'opuscule est un indispensable instrument de travail à qui veut scruter le problème posé à la chrétienté par la Bulle *Munificentissimus Deus*.

RICHARD PAQUIER.

JOACHIM WACH : *Religionssoziologie*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1951, 462 p.

Au moment où la Bibliothèque scientifique Payot, à Paris, publie, dans une traduction de Pierre Jundt, la *Sociologie religieuse* de Gustav Mensching, professeur à Bonn, la maison d'éditions Mohr donne aux lecteurs de langue allemande une traduction, due à Helmut Schoeck, de la quatrième édition du traité *Sociology of Religion* de Joachim Wach, professeur à Chicago.

La diffusion donnée à ces deux ouvrages attirera l'attention sur cette jeune science qui cherche encore sa voie et à laquelle il vaudrait mieux donner le nom de Sociologie de la religion, au lieu de l'appellation équivoque de Sociologie religieuse, habituelle dans les pays de langue française.

Depuis le début de ce siècle, la sociologie tend à se subdiviser et à réserver à des disciplines particulières l'étude des effets qu'ont sur la vie sociale les principaux facteurs de cohésion humaine ; c'est ainsi qu'il y a aujourd'hui des spécialistes de la sociologie du travail, du droit, de l'art, de la morale ou de la religion.

C'est le sociologue allemand Max Weber (1864-1920) qui a été le pionnier de cette dernière spécialisation. Son étude classique sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, qui n'a malheureusement jamais été traduite en français, faisait partie d'un groupe d'essais sur l'interaction de la religion et de la vie économique.

On peut regretter aussi qu'aucune traduction française n'ait jamais été donnée de l'ouvrage capital d'Ernst Troeltsch (1865-1923), ami de Max Weber, sur les doctrines sociales des Eglises et des groupes chrétiens (1912). Notons que les deux gros volumes de la traduction anglaise ont été réédités en 1949 par la Macmillan Company, à New-York. Il y a dans cet ouvrage une documentation qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Aujourd'hui, les contributions de Max Weber, de Troeltsch et de leurs continuateurs, sur la sociologie des religions supérieures, particulièrement du christianisme, ont été complétées par d'autres travaux : ceux d'Emile Durkheim et de l'Ecole sociologique française sur les formes élémentaires de la vie religieuse, ainsi que ceux de J. G. Frazer et des folkloristes anglais.

C'est à Joachim Wach, né en 1898, que l'on reconnaît le mérite d'avoir, en 1931, délimité pour la première fois, de façon claire et systématique, le domaine de la sociologie de la religion. Indépendamment de lui, le Français Roger Bastide a publié, en 1935, dans la collection des petits précis d'Armand Colin, à Paris, un excellent

manuel, que les grands auteurs ne citent pas et qui mérite d'être mieux connu, intitulé *Eléments de sociologie religieuse.*

C'est encore à Joachim Wach que l'on doit la dernière revue générale et mise au point des questions intéressant la *Sociologie de la religion :* les trente pages de texte et de notes bibliographiques consacrées par lui à ce sujet constituent le quatorzième chapitre du vaste symposium publié à New-York et à Paris, en 1945 et 1947, par Georges Gurvitch et Wilbert E. Moore, sous le titre : *La Sociologie au XXe siècle* (t. I : *Les grands problèmes de la Sociologie,* p. 417-447).

Le grand ouvrage de J. Wach, qui vient de paraître en allemand, tente de donner un aperçu général du rôle joué par la religion dans les relations humaines. L'auteur analyse toutes les formes d'association religieuse (confréries, communautés mystiques, églises, sectes, etc.), les types d'autorité religieuse (voyants, prophètes, prêtres, réformateurs, saints, etc.) ; il décrit l'influence de la religion sur les communautés et institutions sociales (famille, nation, race, Etat) ; il montre aussi comment la religion a été marquée par les conditions économiques, politiques et sociales des différents peuples (religions de guerriers, de paysans, de marchands, etc.). La seule énumération des principaux sujets traités indique tout l'intérêt de ce savant ouvrage.

PIERRE JACCARD.

JEAN TOULEMONDE : *La caractérologie. Tempéraments, caractères, typologie.* Paris, Payot, 1951, 350 pages.

Le chanoine Toulemonde nous a déjà donné, outre deux ouvrages sur les nerveux [1], une remarquable étude sur *L'art de commander, psychologie de l'autorité personnelle* (Paris, 1933).

Le traité qu'il publie aujourd'hui est la somme de sa vaste expérience de caractérologue. Il se recommande par une grande finesse psychologique — que l'on est en droit d'attendre de la part d'un prêtre — et par le solide bon sens qui se manifeste presque à chaque page. L'auteur n'a pas un respect superstitieux pour la méthode statistique appuyée d'analyse factorielle, pour la clinique psychopathologique et pour les tests psychotechniques en vue d'édifier une caractérologie. Sans mépriser ces méthodes scientifiques, qui peuvent être utilisées comme appoint, il estime qu'en caractérologie il convient de pratiquer l'observation minutieuse de la vie quotidienne, qui livre l'habituel et le spontané, en se méfiant des cas exceptionnels, de l'anormal, alors qu'il s'agit d'établir des règles générales.

[1] *Les nerveux,* 1912 ; *Comment soulager les nerveux ?* 1925.

« La méthode à employer est celle des sciences naturelles. Rejeter toute division *a priori*, même la plus logique en apparence, choisir comme guide unique les faits. Parmi les traits innombrables, rechercher ceux qui s'allient le plus souvent et ceux qui se repoussent. Dans les traits significatifs, s'appliquer à découvrir le trait recteur, celui qui, dominant et conditionnant les autres, les appelle et les groupe » (p. 184).

Au fond, notre auteur prône la vieille méthode des portraits chère à Théophraste, à La Bruyère, à Saint-Simon, qui permet de dégager des prototypes, et nous pensons avec lui que ce procédé conserve sa pleine valeur malgré tous les progrès techniques réalisés depuis, car la caractérologie reste, comme le diagnostic médical, à la frontière de l'art et de la science, et réclame beaucoup d'intuition et d'esprit de finesse.

« Il n'est pas d'étude vraie des caractères sans une description laborieuse et approfondie qui ne tient aucun détail pour vulgaire et inutile » (p. 74). « Il importe de faire de la psychologie à l'air libre, étudier les individus évoluant, agissant, réagissant sans contrainte, parce qu'ils ne se croient pas observés... En un mot, écarter la psychologie en chambre, fondée sur de simples réflexions ou sur une documentation livresque » (p. 183, 184). Cette façon de faire paraît simple, mais la plupart des hommes n'aperçoivent pas la réalité quotidienne qui les entoure, car l'habitude émousse leur faculté d'observation.

L'idée centrale de la caractérologie du chanoine Toulemonde est la suivante. Une classification binaire naturelle se dégage de l'observation attentive des caractères normaux, de leur description patiente et minutieuse : c'est la division de C. G. Jung en *extravertis* et *introvertis*, à laquelle notre chanoine était parvenu avant même de connaître l'œuvre du psychanalyste suisse. Le fondement de cette classification est, pense l'auteur, *la confiance en soi* : les introvertis sont privés de cette confiance en soi, d'où leur échec social constant, leur attitude timide et hésitante, alors que les extravertis sont pétris d'assurance.

Cependant l'auteur pense que les diverses classifications convergent toutes : « De quelque côté qu'on aborde la caractérologie, quelque dénomination qu'on adopte, on retrouve, avec une sorte de gêne, les mêmes traits, le même comportement commandé par la diathèse psychique. On craint de paraître reproduire les travaux d'autrui dans ses conclusions, alors qu'on y a été mené par une voie toute différente, alors même qu'on les ignorait au moment où l'on notait patiemment chaque linéament. La multiplicité apparente des caractères ne porte que sur des traits secondaires ou même sur les mutations, plus visibles que profondes, imposées à l'individu par l'éducation et le milieu » (p. 79). Voilà, n'est-il pas vrai, de très

réconfortantes paroles pour ceux qui croient en l'existence d'une caractérologie objective.

L'auteur établit des correspondances entre sa dichotomie et la théorie classique des tempéraments. Le lymphatique et le sanguin sont extravertis, le bilieux et le nerveux, introvertis. Le sanguin est le pur extraverti et le nerveux le pur introverti, le type bilieux étant relativement équilibré.

Enfin, il établit également des correspondances entre la classification d'Hippocrate et celle de Heymans-Le Senne, qui désignent, par des termes identiques, des types différents. Les lymphatiques sont les Flegmatiques, les Apathiques et les Amorphes d'Heymans. Les sanguins sont les Colériques d'Heymans. Les bilieux sont les Passionnés d'Heymans. Enfin, les nerveux sont les Sentimentaux d'Heymans. Le Sanguin et le Nerveux d'Heymans seraient des types inconsistants d'après notre auteur.

Sur ce dernier point, nous ne partageons pas son avis : il n'est que d'observer autour de soi pour se convaincre que les Sanguins et surtout les Nerveux d'Heymans sont des prototypes tout à fait consistants, doués d'une unité caractérologique indéniable.

Pour notre auteur, la plupart des meneurs d'hommes se rencontrent chez les extravertis, car un chef doit être sûr de lui pour pouvoir communiquer sa confiance à ses exécutants (p. 145). Certains grands ambitieux sont cependant des introvertis : « Cette mutation vers l'ambition ne s'opère que dans la forme sthénique de l'introverti, terme de passage avec la classe extravertie » (p. 248). Nous nous demandons, quant à nous, s'il n'existe pas des ambitieux froids et inflexibles, comme le Wallenstein de Schiller, qui sont des introvertis-schizothymes accentués, et nullement des « termes de passage » ; de plus, nous pensons que ces natures impérieuses ont, jusqu'à leurs premiers graves échecs, une confiance inébranlable en leur étoile. Dans ses admirables *Dialogues sous l'arbre* [1], Renée Liger a campé l'introverti, qu'elle appelle un « alpha » (décidément la caractérologie n'est pas encore sur le point d'unifier son langage !) comme un conquérant-né, un homme d'action dont l'existence est pleine, puissante, solidement centrée sur elle-même, et qui ne doute pas de lui tant que l'objet qu'il convoite ne s'est pas dérobé à ses prises. L'introverti de grande envergure peut réaliser une longue série de succès continus, ce qui renforcera sa confiance en lui, alors que le médiocre rencontrera très vite échecs et rebuffades, provoqués par l'attitude raide et cassante qui caractérise son type. Nous pensons que le manque de confiance en soi est un trait constant des introvertis moyens, les seuls, ou à peu près, que révèle la méthode

[1] Paris, Les Œuvres françaises, 1947.

d'observation de la vie quotidienne pratiquée par le chanoine Toulemonde. La méthode des biographies des grands hommes s'impose pour nous renseigner sur l'existence éventuelle d'introvertis pétris d'assurance, dont le moi serait en quelque sorte soudé à leur idéal, sans que la moindre faille d'inquiétude puisse se glisser dans l'intervalle.

Après des études très nuancées sur l'évolution des caractères et sur leur mutation sous l'influence de l'éducation — l'auteur pense que le noyau du caractère reste immuable et que toute modification se fait en fonction même du naturel — l'ouvrage se termine par l'esquisse d'une typologie laissée volontairement incomplète par crainte d'une systématisation prématurée. Il s'agit de subdivisions de la dichotomie fondamentale qui nous valent de remarquables portraits des généreux et des prodigues, des parcimonieux, des vaniteux, des superbes, des délicats et des indélicats.

Les *généreux* et les *prodigues* sont des extravertis qui, vivant dans le présent, se soucient peu du lendemain. A ces deux types s'oppose celui des *parcimonieux* (distincts des avares), introvertis dont les innombrables précautions s'expliquent par le scrupule de dilapider le patrimoine individuel et social : c'est un sentiment d'équité inquiète qui engendre ce scrupule, l'inquiétude se retrouvant toujours, sous une forme ou sous une autre, chez les introvertis.

L'orgueil revêt deux formes foncièrement distinctes : chez les extravertis, qui trouvent leurs satisfactions dans les contacts sociaux, il s'agit d'un orgueil *expansif* qui produit les *vaniteux*, vantards et fanfarons ; chez les introvertis, qui sont des inadaptés repliés sur eux-mêmes, l'orgueil est *défensif* et nous avons les *superbes*, distants et hautains.

Les *délicats* sont des inquiets, donc des introvertis : l'introspection les a habitués à tenir grand compte des droits d'autrui, car elle a développé en eux le sens de la dignité personnelle, ainsi qu'une susceptibilité qu'ils projettent sur les autres. Les *indélicats* sont des extravertis qui foncent en avant avec sans-gêne, en traitant les autres comme des objets.

C'est une occupation singulièrement éclairante et souvent bien savoureuse que de situer ses amis et connaissances au moyen de cette galerie de portraits, mais il est sans doute préférable de ne pas en divulguer les résultats, si on ne veut pas se ranger soi-même dans l'ultime catégorie décrite, celle des indélicats !

Le traité que nous venons d'analyser est, à notre connaissance, le meilleur ouvrage d'ensemble qui s'adresse au grand public cultivé, avec le beau *Traité de caractérologie* de René Le Senne [1], lequel est plus systématique.

MAURICE GEX.

[1] Sur cet ouvrage voir notre étude critique dans cette Revue (t. XXXVII, n° 150, janvier-mars 1949, p. 19-34).

NOTICES

H. Leisegang : *La Gnose*. Traduction de Jean Gouillard. Payot, Paris, 1951, 264 p. Avec onze gravures hors-texte.

Vouloir saisir l'Insaisissable et figurer le Non-figuratif, c'est là une tentation qui se perpétue au travers des siècles sous des noms divers : gnose, occultisme, apocalyptisme. Si l'un des mérites de Platon fut de distinguer *mythos* de *logos*, si le christianisme médiéval tendit à dissocier radicalement le domaine de la foi de celui de la raison, l'hérésie gnostique apparaît comme un retour en arrière, sur un plan où se confondent dangereusement image et solution, anecdote et recherche. Contraire au vrai sentiment religieux comme au véritable esprit scientifique, le gnosticisme s'affirme à la fois prétentieusement rationnel et naïvement invérifiable. Et s'il est vrai que l'esprit qui l'anime atteste un authentique élan vers l'Absolu, la méthode pèche par manque d'humilité et d'attente, et loin d'ouvrir les problèmes, elle les ferme.

La récente traduction française de l'ouvrage de M. Leisegang comble une lacune. Nous ne saurions donner ici un résumé de ces pages denses qui projettent devant nos yeux, sous forme d'anneaux concentriques, de serpents noués, d'œufs cosmiques, l'univers matériel et spirituel. Un désir fondamental est à l'origine de ces élucubrations savantes : innocenter Dieu en séparant radicalement le domaine du mal de celui du bien. Grâce à ce « verrouillage », Dieu trône, seul et pur, en dehors du monde. « L'homme est entièrement coupé de Dieu » (p. 26). Mais une voie de salut subsiste : la gnose [1].

On ne saurait lire d'affilée sans fatigue ces pages où l'allégorie triomphe à chaque ligne. L'intérêt en est grand cependant. Elles nous révèlent le danger des extrapolations imaginatives. Par contraste, l'esprit religieux et l'esprit scientifique apparaissent plus proches l'un de l'autre, et comme purifiés. Car la foi est moins ennemie de la science que la science et la foi ne sont ensemble ennemies de la gnose. Enfin le lecteur fait, en quelque sorte, le dénombrement de toutes les images sous lesquelles l'ineffable peut être figuré, et cette recension des schémas traduisant le destin de l'homme, de l'univers, voire de Dieu, présente un intérêt esthétique, psychologique et métaphysique.

Le livre de M. Leisegang, sans épuiser son vaste sujet, en étudie avec science les aspects principaux : Simon le Magicien, les Ophites, Basilide, Marcion, la Pistis sophia, etc. Par sa clarté, l'abondance de sa documentation, par certains rapprochements suggestifs établis entre la gnose et la philosophie, il constitue un ouvrage de valeur. Peut-être regrettera-t-on cependant l'absence d'une conclusion opérant la synthèse.

René Schaerer.

[1] Rien ne montre mieux, à notre sens, l'opposition des points de vue gnostique et chrétien que le passage où saint Augustin, encore manichéen, mais déjà déçu, compare le monde à une grande masse sphérique limitée de tous côtés et entourée par Dieu. C'est l'image gnostique pure, mais avec une différence essentielle : dans la conception augustinienne, l'univers, loin d'être entouré d'un serpent de feu imperméable, ressemble à une *éponge* « imbibée en toutes ses parties par l'immense mer », cette mer qui est Dieu. Sans accepter encore l'Incarnation, Augustin rejette l'idée d'un « verrouillage » du monde : « Seigneur, vous l'entouriez et le pénétriez de toutes parts. » (*Confess.*, VII, 5, 7).

GUSTAVE THILS : *Transcendance ou Incarnation ?* Essai sur la conception du christianisme. Louvain, Publications de l'Université de Louvain, 1950, 100 p.

De 1920 à 1940, en réaction contre un certain libéralisme qui sépare arbitrairement vie religieuse et vie quotidienne, les partisans de l'Action catholique, encouragés par les appels des papes, essaient de rechristianiser le monde en tentant des réformes sociales : si le Christ règne sur les ordres de la création (famille, corporation, Etat), le chrétien se doit de les améliorer.

Mais incarner ainsi le Message, rendre témoignage selon ces intentions, n'est-ce pas déprécier la divinité du Christ au profit de son humanité, le Royaume futur au profit des réalisations actuelles, la contemplation, et la vie intérieure au profit de la propagande et de la vie active ?

Depuis 1940 surtout, des théologiens conscients de ces dangers insistent sur la connaissance du Dieu souverain, sur la foi au Règne à venir. Le chrétien témoigne et incarne l'Evangile en annonçant d'abord la Parole révélée dans sa transcendance.

Ces théologiens, remarque l'auteur, ne distinguent-ils pas trop brutalement notre monde et le Règne, ne tombent-ils pas dans un dualisme qui les conduira à sous-estimer les institutions au profit de l'événement prophétique, ne sont-ils pas influencés par le pessimisme de la théologie dialectique protestante ?

Et M. Thils de conclure : « Au lieu de camper des oppositions trop fortes pour être vraies, mieux vaudrait considérer tout l'ensemble du réel et apprendre aux chrétiens à s'occuper quantitativement du terrestre — c'est leur mission — sans y être qualitativement liés plus que selon leur valeur » (p. 90).

Une conclusion moins succincte, des précisions sur les représentants des deux attitudes étudiées auraient donné plus de poids à cet essai. Peut-on parler sans autre du pessimisme protestant et n'est-ce justement pas une caractéristique de la théologie dialectique d'avoir mis en lumière l'étroit rapport entre la transcendance divine et le mystère de l'incarnation, qui conditionne à la fois notre absence et notre présence au monde ?

GABRIEL WIDMER.

JEAN DE SAINT-THOMAS : *Les dons du Saint-Esprit.* Traduction de Raïssa Maritain, préface du R. P. Garrigou-Lagrange. Paris, P. Téqui, 1950, 224 p.

Ce volume est une réédition de la traduction du fragment du *Cursus theologicus* consacré aux dons du Saint-Esprit, faite par Mme R. Maritain en 1931. Ce commentaire des questions 68 à 70 de la Ia IIae de la *Somme théologique* de saint Thomas occupe une place d'honneur dans l'histoire de la théologie et de la spiritualité ; n'a-t-il pas été intégré tel quel dans le commentaire monumental des Carmes de Salamanque ? L'étude des dons (intelligence, sagesse, science, conseil, piété, force, crainte) que l'Ecriture est seule à nous révéler, permet au théologien de déceler approximativement la nature et la structure des relations qui unissent le Dieu trinitaire au croyant. Malgré son appareil scolastique, parce qu'il est fidèle à l'esprit du thomisme authentique, ce traité mérite de retenir l'attention de ceux qui ne se contentent pas des solutions schématiques du problème de la nature et de la grâce.

GABRIEL WIDMER.

Unité chrétienne et Tolérance religieuse, par J. CADIER, Mgr CHEVROT, P. COUTURIER, J. DELPECH, R. FÉDOU, JEAN GUITTON, ANDRÉ LATREILLE, GABRIEL MARCEL, Mgr METZGER, M. PRIBILLA, M. THURIAN. Paris, Editions du Temps présent, 1950, 310 p. Collection « Dialogues ».

Ce n'est pas un livre qu'on résume : son contenu est trop riche et trop divers pour être présenté en quelques lignes. Fruit de la collaboration de personnalités catholiques et protestantes connues, il évoque le douloureux problème de la division des chrétiens et s'efforce de déblayer le terrain des préjugés confessionnels les plus tenaces sur le terrain historique. Notons l'émouvant appel à la repentance pour le crime de la Saint-Barthélemy que lance à ses coreligionnaires l'abbé Couturier. La question des persécutions subies actuellement par les protestants d'Espagne est traitée avec beaucoup d'objectivité et de sérénité dans un article commun de l'abbé Couturier et du pasteur Delpech. Le Père Pribilla, S. J., s'efforce d'harmoniser les prétentions romaines à la vérité dogmatique exclusive avec les droits de la conscience individuelle et l'existence de fait de nombreuses Eglises dissidentes. L'attitude de l'Eglise romaine face à l'œcuménisme, et ses possibilités de révision et de ressourcement en vue d'une réintégration des « frères séparés », sont examinées par M. Thurian et l'abbé Couturier. Tout le livre est animé d'une ferveur œcuménique qui le rend non seulement utile, mais singulièrement sympathique à tous ceux qui ont à cœur la réunion de la chrétienté émiettée.

RICHARD PAQUIER.

WALTHER SCHÖNFELD : *Grundlegung der Rechtswissenschaft*. Stuttgart & Köln, Kohlhammer-Verlag, 1951, 550 p.

Publié par un professeur de l'Université de Tubingue, cet ouvrage est la réédition, sous une forme complètement remaniée, d'une étude parue en 1943 sous le titre « Die Geschichte der Rechtswissenschaft im Spiegel der Metaphysik ».

Les cent cinquante premières pages sont consacrées à des réflexions sur la métaphysique, sous son double aspect de critique et de dogmatique, et le reste de l'ouvrage aux principales étapes de la pensée juridique, de l'antiquité grecque à nos jours. L'auteur distingue quatre grands courants dans l'histoire du droit : l'idéalisme, le réalisme, le personnalisme et le positivisme, l'idéalisme ayant été plus spécialement illustré par Platon, le réalisme par Aristote, le personnalisme par Kant et le positivisme par Comte. Ces quatre conceptions du droit ne sont pas seulement analysées et décrites de façon détaillée, elles sont aussi confrontées les unes aux autres. Pour Schönfeld, le personnalisme permet la synthèse de l'idéalisme et du réalisme, mais il ne prend toute sa valeur que s'il est fondé sur la personne de Dieu. Quant au positivisme il aurait une part de responsabilité dans les méfaits des Etats totalitaires. Aussi la science du droit devrait-elle l'abandonner et revenir au personnalisme de l'Evangile.

HENRI THÉVENAZ.

OTTO VOLZ : *Christentum und Positivismus.* Die Grundlagen der Rechts- und Staatsauffassung Friedrich Julius Stahls. Tübingen, J.C.B. Mohr, 1951, 150 p.

Cette thèse de doctorat est l'œuvre d'un disciple de Walther Schönfeld. Elle étudie la philosophie juridique de F. J. Stahl qui vécut de 1802 à 1855. D'origine juive, Stahl se convertit au protestantisme ; il enseigna dans diverses universités allemandes et joua dès 1849 un rôle politique en vue ; il passe pour un inspirateur de la politique de Bismarck.

L'opinion générale était jusqu'ici que dans sa théorie du droit et de l'Etat Stahl s'appuyait essentiellement sur la théologie protestante. Volz est au contraire d'avis qu'il se distingue nettement de Luther et que la source de ses idées doit plutôt être cherchée dans la philosophie catholique du moyen âge.

Stahl a aussi été influencé par les théories juridiques de l'école historique et on a pu lui donner l'étiquette de positiviste. En réalité son effort aurait été d'opérer sur une base chrétienne une conciliation des doctrines de droit naturel et des théories positivistes.

HENRI THÉVENAZ.

PAUL GRUNER : *Die Stillen im Lande und die Evangelische Allianz.* Bern, Berchtold-Haller-Verlag, 1950 et 1951, 2 vol.

Au cours de sa longue carrière de professeur de physique à l'Université de Berne — et la charge de recteur dont l'ont investi ses collègues montre bien en quelle estime il était tenu — M. Gruner a mis à profit de fréquentes occasions d'exposer comment lui apparaissaient les relations de la science et de la foi. Il l'a toujours fait en donnant à ses conférences l'allure d'un témoignage. Maintenant il utilise les loisirs de sa retraite à faire œuvre de biographe et d'historien, mais c'est encore un témoignage qu'il veut faire entendre avant tout : ses écrits édifient en même temps qu'ils documentent.

Dans cette nouvelle voie où il est entré, M. Gruner a donné déjà une esquisse biographique fort attachante de sa belle-mère, Mme Arnold Bovet née Bernus, puis, sous le titre *Menschenwege und Gotteswege im Studentenleben*, un gros volume qui est ce que nous avons en Suisse de plus complet sur le mouvement auquel, à l'instigation de John Mott, les conférences de Sainte-Croix et d'Aarau ont servi d'expression et d'instrument de 1895 à 1917. Aujourd'hui, à un an de distance à peu près, c'est l'Alliance évangélique vue de Berne qui fournit la matière de deux petits volumes, très denses. La façon de travailler est la même : l'auteur est tantôt un historien dépouillant des documents soigneusement rassemblés, tantôt un chroniqueur qui fait appel à ses souvenirs personnels. Cette alternance donne à son exposé une variété de style bienvenue. Mais toujours il met à ses narrations le même souci de la précision qu'il mettait naguère à un relevé d'instruments : je n'en veux pour preuve que le soin avec lequel sont rédigées les quelque trois cent quatre-vingts petites notices biographiques qui tiennent lieu d'Index.

Pour qui a vécu à Berne, c'est plaisir de lui voir évoquer lieux et gens. Il a vu démolir beaucoup de salles de réunions remplacées par pas mal de lieux de culte nouveaux. Quant aux hommes et aux femmes d'alors, en quelques traits M. Gruner vous les campe de main de maître ; nul doute qu'à le lire on ne désire en savoir davantage sur Anna de Watteville, F. de Tavel, Otto Stockmayer, par exemple. Les contacts avec la Suisse française sont

de chaque instant dans la ville où les Bernard, Bovet, Morel, Burnand exercent leur ministère. Le livre tout entier apparaît comme un complément bienvenu du beau livre d'Henri Besson sur le Mouvement d'Oxford.

L'expression « Die Stillen im Lande », courante en Suisse allemande pour désigner les petites gens qui s'assemblent paisiblement pour s'édifier en dehors des temples, est empruntée au Psaume XXXV : 20 dans la version de Luther. En effet les héros de l'histoire racontée par M. Gruner font peu de bruit, et l'on en fait peu autour d'eux — sauf une fois, en 1926 à Bretiège (Brüttelen), où une grêle de pierres et le feu mis à une tente de réunions donnèrent une allure héroïque à une campagne d'évangélisation.

PIERRE BOVET.

JEAN TEMPREMENT : *Réflexions sur l'esthétique.* Paris, Editions Renée Lacoste, 1951, 90 p.

Ce sont de brèves réflexions écrites par un passionné du grand Nietzsche, dont l'auteur s'inspire dans la manière d'écrire et de penser. Le début est prometteur : « Je veux montrer que le corps seul est à l'origine de l'art et que tout essai d'explication doit repartir de lui ; dans son enveloppe supposée inerte et sans vie, en bons disciples de Condillac, nous percerons les ouvertures des sens, les sens tant de fois maudits, tant de fois hypocritement dédaignés » (p. 10).La suite est malheureusement loin d'être ce « Traité d'esthétique des sensations » qui attend toujours son auteur... Notons au passage quelques banalités sur le jeu et l'art, sur la sexualité, l'assimilation aussi, si fâcheuse, de la mentalité primitive et de celle de l'enfant ; sont valables en revanche certaines notations rapides : l'art est impur, mêlant toujours les sensations, grâce à de subtiles correspondances, incapable de se contenter « de l'unique sensation et de l'émotion qu'elle peut provoquer » (p. 29) ; l'intelligence et la sensibilité définissent davantage l'art que le sentiment ou l'émotion ; la beauté elle-même « s'apprend » — elle n'est que le nom donné à notre compréhension momentanée de l'œuvre.

Idées jetées sur le papier, avouons-le. L'auteur nous avertit qu'il y a là matière à d'innombrables traités. Les écrira-t-il ? Ces prémices, si partiales, si subjectives, fondées dans la seule réaction passagère d'un esprit averti, mais rapide, nous ont semblé assez sympathiques et assez « vécues » pour que nous en signalions l'existence.

J.-CLAUDE PIGUET.

GALLO GALLI : *Sul pensiero di A. Carlini ed altri studi.* Turin, Ed. Gheroni, 1950, 338 p.

Ce volumineux ouvrage comprend trois parties : l'une, consacrée à la pensée grecque, nous conduit de Thalès au jeune Platon (l'auteur s'arrête au *Ménon*) ; la seconde traite de Descartes, dont la dominante fut, selon M. Galli, de nature philosophique et non religieuse ou scientifique ; la troisième partie, sans doute la plus originale, présente une philosophie contemporaine, celle de A. Carlini, disciple de Croce et Gentile ; elle permet à l'auteur de dégager ses propres tendances, qui vont dans le sens d'un immanentisme spiritualiste issu partiellement de la métaphysique de Varisco.

Deux pages denses d'*errata*, auxquelles s'ajoutent d'innombrables corrections manuscrites dans le texte, déflorent malheureusement la présentation de cet ouvrage.

RENÉ SCHAERER.